



- Tout est dans le contraste ici, c'est saisissant. De vieilles maisons comme ça à côté de grandes barres, de gros pylônes...

- Des villas, années soixante.

- Les grands ensembles ont poussé dans un milieu qui était déjà pavillonnaire.

- Le quartier ouest, ce n'est pas que du béton ; il y a une idée de village aussi !



- La tour infernale !

- Elle est impressionnante !

- C'est critiquable ce type de construction, c'est largement critiqué ! A une époque, on disait qu'il fallait la démolir. Il y a eu aussi une levée de boucliers. Il y a quatre-vingts personnes qui y sont logées et qui vraisemblablement ne s'en plaignent pas toutes d'être là.

« regards sur les quartiers Ouest »

Expertise habitante et projet de renouvellement urbain

L'atelier photographique et sociologique des quartiers Ouest d'Échirolles

Paulette Duarte

« L'atelier photographique et sociologique : production d'un point de vue commun sur le secteur Ouest d'Échirolles » (Duarte, 2002) s'est déroulé en 2001 et 2002 dans le cadre du projet de renouvellement urbain des quartiers Ouest de la ville d'Échirolles à la demande du chef de projet « politique de la ville »¹. Cette démarche d'atelier qui s'est réalisée pour et par les habitants, avec l'aide d'Anne-Marie Louvet, photographe, et de moi-même en tant que sociologue, avait la prétention de permettre une production d'expertise habitante, de mettre les habitants en situation de faire et d'associer au plus tôt les habitants au projet de quartier.

L'atelier photographique et sociologique, au même titre que d'autres ateliers qui mobilisent des méthodes techniques, artistiques ou culturelles (réalisation de maquettes, théâtre, peinture, etc.), était une démarche-prétexte. Le passage par la photographie et la parole, expérimenté dès le milieu des années 1970 (Ledrut, 1973)² et développé depuis sous différentes formes (Petiteau, 2000)³, nous semblait une méthode à la fois ludique, esthétique et scientifique pour accéder au vécu et aux souhaits des habitants.

La démarche utilisée, c'est-à-dire le recueil de représentations sociales activées par l'usage de la photographie, a provoqué un vif intérêt chez les acteurs politiques, habitants et techniciens des quartiers ouest d'Échirolles. Jugée efficace dans sa démonstration, elle a été et est encore régulièrement utilisée par l'équipe municipale pour provoquer le débat sur le devenir de ces quartiers.

Quelques années après le déroulement de cet atelier, que pouvons-nous dire de cette démarche d'expertise habitante ? Quels en sont les intérêts ou les limites ? Qu'apporte-t-elle aux acteurs et au projet de quartier ?

La prise de vue photographique est certes un processus individuel, mais la mise en commun envisagée de photographies individuelles lors de séances d'atelier avec expositions, projections de photographies sous forme de diapositives, commentaires, explicitations des intentions des habitants-photographes devait permettre à ces derniers

de partager leur vécu, d'élaborer collectivement un diagnostic de représentations sociales et photographiques communes sur leur cadre de vie et donc de proposer l'image la plus juste du secteur, ainsi que des aspects à traiter.

Une démarche accompagnée par une photographe et une sociologue

Dans le cadre de cette démarche-prétexte, la mission d'Anne-Marie Louvet, la photographe, avait un double objectif : pédagogique et artistique. Elle devait aider d'un point de vue technique et artistique les habitants de ces quartiers à réaliser des photographies sur des thèmes et des

1. Les quartiers Ouest sont situés au sud-ouest de l'agglomération grenobloise. Ils ont fait l'objet de réflexions et d'actions au titre d'un Programme d'Initiative Communautaire Urban II (PIC Urban) 2001-2006 et du contrat de ville de l'agglomération grenobloise 2000-2006. Le chef de projet municipal en charge des actions « politique de la ville » a souhaité que les habitants participent au plus tôt au projet de renouvellement de quartier et favorisé la mise en œuvre de cet atelier.

2. Dès le milieu des années 1970, Raymond Ledrut avait utilisé le support photographique pour susciter les représentations des habitants à l'égard de leur cadre de vie.

3. Depuis les années 1980, des équipes constituées de photographes et de sociologues, tels que « Faut-Voir », avaient donné la parole et prêté des appareils photographiques à des habitants pour qu'ils photographient leur quartier et en parlent. Aujourd'hui, cette méthode s'est considérablement développée. Ainsi, Jean-Yves Petiteau, sociologue, utilise la parole et la photographie dans sa méthode des itinéraires pour accéder au sens de l'habiter. Il se laisse guider par les personnes interrogées tout au long de leur récit et de leur itinéraire spatial. Les entretiens sont enregistrés et analysés. Les nouveaux lieux qui émergent lors de ces itinéraires sont photographiés par un photographe professionnel accompagnant le sociologue et la personne interrogée.

sous-quartiers et à en faire une analyse et une sélection collectives. La mission de la sociologue était également double : pédagogique et analytique. Elle devait participer à l'animation de l'atelier, en suscitant la parole des habitants sur leur quartier, enregistrer leurs commentaires, les aider à choisir les paroles les plus pertinentes pour accompagner leurs photographies, développer une analyse portant sur les représentations et les arguments exprimés et consigner ce processus de production « d'un point de vue commun » par écrit.

Dans cette démarche, l'utilisation de la technique photographique a d'abord été mobilisée pour susciter l'intérêt des habitants. Les habitants intéressés ont souvent été demandeurs de conseils techniques ou esthétiques pour leurs prises de vue. Il s'agissait, à partir de cet intérêt, de faire

comprendre aux habitants qu'il pouvaient, tout en démarant ou en développant la technique photographique, mieux percevoir ou mieux faire percevoir leur cadre de vie.

Ensuite, l'autonomie accordée aux habitants-photographes dans leurs prises de vue a été mise en avant. Ces habitants ont eu ainsi l'impression d'être maîtres de ce qu'ils produisaient et de réaliser une production photographique singulière. La consigne qui avait été donnée aux habitants-photographes, adultes et enfants, dès le démarrage du travail photographique, était peu directive : les habitants adultes pouvaient photographier seul ou à plusieurs leur cadre de vie, c'est-à-dire l'état des logements, des espaces publics, des équipements et des commerces, montrer ce qu'ils aimaient dans leur cadre de vie et qui pouvait représenter une qualité, et ce qu'ils aimaient moins

Recrutement des habitants-photographes

Le recrutement des participants s'est réalisée de la manière suivante :

- informations de septembre à décembre 2000 auprès des représentants des associations et des professionnels des différents équipements sur le secteur Ouest (écoles, crèches, etc.) sur les objectifs et le fonctionnement de l'atelier de photographie, afin que ces acteurs participent activement à l'atelier ou relaient l'information auprès d'autres habitants.
- rencontres avec des enfants du quartier pour les associer à la démarche : ceux fréquentant la MJC (Maison de la Jeunesse et de la Culture) de Pablo Picasso et ceux appartenant au Conseil Municipal des Enfants.
- élaboration d'une affiche et d'un trac sur l'atelier afin de les afficher dans les équipements, les commerces, les montées et entrées d'escaliers des bâtiments et de les distribuer dans les boîtes aux lettres des habitants.
- diffusion de l'information sur l'atelier dans la presse locale, « Cité Echirolles », « Le Dauphiné Libéré », et sur les ondes de la radio locale « News FM ».

Deux ateliers ont été mis en place :

- un atelier d'adultes composé de quinze habitants soit impliqués dans la vie locale (habitants membres d'associations de quartier qui participent aux réunions publiques), soit « lambdas », de tout âge, de provenance géographique diverse (habitant le sous-quartier de la Luire, la résidence Jean Jaurès, etc.) résidant depuis plus ou moins longtemps dans le secteur.
- et un atelier d'enfants âgés en moyenne de onze ans, scindé en deux groupes, soit un groupe de sept enfants fréquentant la Maison de la Jeunesse et de la Culture de Pablo Picasso et un groupe de dix intéressés par la démarche dont pour certains appartenant au Conseil Municipal des Enfants.

Déroulement

Au total, quarante et une séances d'atelier d'environ trois heures se sont déroulées au premier semestre 2001. Elles ont fait l'objet d'enregistrements et de comptes rendus. Plus de 4000 photo-

graphies ont été réalisées, parmi lesquelles 1600 ont été sélectionnées.

Ces séances ont consisté dans un premier temps pour les participants à présenter individuellement leurs prises de vue et à les commenter. Puis dans un deuxième temps, les participants ont choisi les photographies et les discours significatifs pour construire leur diagnostic.

Les séances de l'atelier des adultes ont eu lieu d'abord à l'Auberge de Jeunesse, puis au local de l'Atelier Public Urbain et Social (APUS). Les adultes ont utilisé soit leur appareil « photos » personnel, soit des appareils prêtés, et réalisé des prises de vues individuelles. Les séances de l'atelier des enfants se sont déroulées les mercredis après-midi soit à la MJC Pablo Picasso, soit au musée Géo Charles. Avec ce public jeune, à qui nous avons donné des petits appareils « photos » simples d'utilisation, nous avons fait des balades photographiques régulières dans les différents quartiers et projeté leurs photographies. Les enfants ont également commenté leurs photographies auprès des autres.

Valorisation

L'ensemble du travail de l'atelier a fait l'objet de valorisations régulières :

- présentations régulières dans les numéros de « Cité Echirolles », de mars et d'avril 2001, et dans « Le Dauphiné Libéré », courant février et juin 2001.
- présentations par les habitants adultes lors de la réunion du Conseil Communal de la Vie Locale (CCVL) du secteur Ouest du 16 mai 2001, d'une partie de leur travail portant sur le parc Ouest, et lors des séances de l'APUS du 8 et du 27 juin 2001 de photographies commentées sur le thème des axes de circulation.
- exposition par chacun des ateliers de douze photographies commentées dans le local de l'APUS au cours du mois de juin 2001.
- publications de photographies commentées et exposées dans les lettres de l'APUS n°1 de juillet 2001 et n°2 de novembre 2001.
- Et exposition au musée des Moulins de Villancourt intitulée « Regards sur les quartiers Ouest » du 18 mars au 6 avril 2002.

ou pas du tout et qui pouvait représenter un défaut ou un problème à traiter. Les enfants pouvaient faire de même ou choisir de faire des balades photographiques collectives accompagnées des deux animatrices de l'atelier.

Enfin, la restitution du travail photographique sous forme de projection de diapositives auprès d'un public plus ou moins large a enclenché souvent chez l'habitant, qui présentait ses images, un flot de paroles presque continu sur la vie du quartier. Elle a suscité également des réactions dans le public. Elle a été, comme pour les techniques d'enquêtes qualitatives et compréhensives utilisées par les sciences sociales (entretiens peu directifs, récits de vie, cartes mentales, etc.), productrice de discours. Elle a aidé les habitants à livrer leurs impressions, leurs sentiments et leurs réflexions.

Une réalisation de photographies documentaires

La photographie est un outil documentaire et de connaissance, mais également un support de création personnelle et de découverte artistique qui permet d'apprendre à percevoir le réel avec un autre regard et d'entrer dans la démarche des artistes. Les fonctions de la pratique photographique sont diverses : mémorisation, accès au pouvoir de l'image, éducation à l'image (devenu nécessaire dans un monde saturé d'images), apprentissage artistique, reconnaissance par soi-même et par les autres...

Dans le cadre de cet atelier, la consigne ayant été de réaliser des photographies pour montrer le cadre de vie des quartiers ouest avec ses atouts et ses faiblesses, le contenu des photographies a été de type informatif.

Ainsi, les habitants adultes ont d'abord pris des photographies liées à leurs préoccupations et à leurs pratiques quotidiennes du secteur. Puis, ils ont systématiquement réalisé des parcours photographiques individuels par sous-secteur : l'entrée Nord et Navis, La Viscose, Jean Jaurès, le cours Jean Jaurès, la Ponatière et l'avenue Vaillant Couturier, l'Espace Comboire, le Parc Ouest, La Luire, les Avenues Danielle Casanova et Colonel Manhès, Bayard, Geais-Alouettes, Villancourt et les Friches Sud. Par sous-secteur, ils ont identifié et photographié des objets significatifs d'atouts ou de faiblesses en matière de cadre de vie. Ces objets, une fois photographiés, ont été classés avec l'aide de la photographe, faisant apparaître des contenus thématiques. Les principaux thèmes étaient ceux de la voirie, de la circulation et du stationnement, des passages (passages, passerelles et promenades à pied ou à vélo), des transports en commun, de la signalétique (panneaux routiers, panneaux d'information, de publicité, etc.), du mobilier urbain, des espaces verts et des espaces publics, des aires de jeux, de l'habitat (habitat diversifié, état du bâti), des équipements (écoles, bibliothèque, etc.), des activités (commerciales et artisanales), de la pollution visuelle et de

la dégradation (éléments défigurant le paysage tels que les pylônes, les fils électriques haute tension ou d'anciens trolleys bus, les bornes devant les écoles, graffitis, etc.), des friches et des lieux abandonnés (terrain vague à la limite de Pont de Claix, trou laissé par l'ancien bistrot qui a sauté, local des pneus, etc.).

Les enfants-photographes, quant à eux, ont réalisé des photographies en fonction de balades collectives ou individuelles concernant essentiellement leur quartier d'appartenance, soit la Viscose ou la Luire, les logements qu'ils habitaient ou qu'ils connaissaient, les aires de jeux, les espaces verts, en particulier le Parc Ouest, les équipements publics, les transports en commun, les commerces quotidiennement utilisés, présents dans l'Espace Comboire et sur le Cours Jean Jaurès, et les friches et les lieux abandonnés pratiqués.

L'objectif de l'atelier et les impératifs de temps ont orienté la production d'images uniquement vers des photographies directement « utilisables », de type documentaire, et a laissé de côté certains aspects qui auraient pu enrichir la pratique photographique de chacun. Il aurait été nécessaire, par exemple, d'avoir le temps de faire une petite formation préparatoire à l'image, surtout avec les enfants, et de prendre le temps avec les adultes de travailler l'aspect technique, formel et sémiologique de leurs photographies. De même, la photographie en tant que moyen d'expression personnelle et création artistique aurait pu être développée, surtout que certains habitants-photographes avaient ce désir d'améliorer leurs images et un goût pour la photographie artistique.

Un déclenchement de discours réfléchis

Une fois les prises de vue photographiques réalisées, leur projection sous forme de diapositives auprès d'un public ont été productrice de paroles et de discours. Cette production de paroles s'est présentée sous plusieurs formes d'énonciation : l'étonnement, la déception, l'affirmation, l'hésitation. Elle possédait au moins trois contenus : un contenu stéréotypé, un contenu d'existence et un contenu réfléchi.

L'utilisation des stéréotypes est coutumière dans le discours. Le stéréotype se présente souvent sous une forme simple, comme une sentence, une idée toute faite ou une vérité. Il a une force, car il tient souvent un ou plusieurs rôles dans le discours. Il est soit loin de la réalité des faits, soit une vérité dépassée qui n'a plus cours ou soit pour signifier l'impasse d'une recherche de solutions à un problème.

Ainsi, pour expliquer des problèmes dans les quartiers Ouest, les habitants-photographes ont parfois mobilisé des stéréotypes à l'œuvre pour définir d'autres quartiers « sensibles », de type :

« C'est l'habitat, les barres qui font qu'il y a des problèmes !



– À force d’entasser les gens, ça ne peut que créer des problèmes.

– Les parents ne s’occupent plus de leurs enfants, donc ils font des bêtises.

– Il y a plus de respect, d’éducation chez les enfants. »

Les sciences sociales nous disent de nous méfier des stéréotypes, de ne pas les prendre pour une vérité en soi et de s’interroger sans cesse sur leur signification. Aussi avons-nous pris en considération ces stéréotypes et tenté d’aller plus loin avec les habitants pour décrypter leur signification, en les confrontant lorsqu’ils étaient contradictoires, en les développant lorsqu’ils étaient trop synthétiques. Nous avons essayé à partir d’eux de faire émerger un discours plus réfléchi et de sélectionner des images significatives sur l’état des quartiers.

L’utilisation spontanée de discours d’existence est également très présente dans les discours habitants. Les habitants ne peuvent s’empêcher de raconter leurs expériences de vie, des anecdotes se rapportant à leurs relations sociales, leurs pratiques, etc. Ce discours d’existence est nécessaire. Il permet à l’habitant de se situer dans l’espace et le temps, de se réapproprier le quartier le temps du discours et de parler de leurs représentations et de leurs pratiques sociales. En tenir compte nous a permis d’accéder à leur connaissance ordinaire du secteur.

Toutefois, les habitants ont développé une autre forme de discours plus complexe au cours de l’atelier et lors des diverses présentations publiques du diagnostic habitant : un discours réfléchi, souvent composé de questions, de doutes, de réflexions, de longs développements d’idées,

hésitants ou argumentés. Ce discours est notamment apparu pour expliquer les raisons des problèmes dans ce secteur et pour penser des solutions à ces problèmes. C’est lui que nous avons en partie privilégié pour illustrer les images dans le cadre des différentes publications ou expositions. Tantôt, il a servi de fil conducteur pour choisir des images significatives, tantôt il a été choisi après que les images aient été sélectionnées. Nous souhaitons, en choisissant ce type de discours, éviter que le diagnostic ne soit exclusivement un recueil de représentations stéréotypées sur le secteur ou un récit d’anecdotes et qu’il soit bien une production d’analyses et d’enjeux, si possibles expliqués et argumentés en images et en mots.

Une déstabilisation du regard habitant quotidien

La sociologie urbaine (Noschis, 1984 ; Chalas, 1988) nous apprend que les habitants ont une connaissance à la fois ordinaire et subjective du quartier. Pour connaître un lieu, appartenir, voire habiter un quartier, les habitants doivent répéter, ritualiser leurs gestes et leurs itinéraires quotidiens. En même temps qu’ils ritualisent leurs pratiques, ils développent des émotions et des sentiments à l’égard du quartier. Ils l’aiment, le fantasment ou le mythifient. Cette connaissance du quartier n’est donc pas le reflet d’une connaissance scientifique systématique, d’une rationalisation à l’égard de l’espace, mais plutôt le reflet d’une connaissance ordinaire, routinière et affective du quartier.

Les habitants sont donc les détenteurs d'une connaissance qui relève de l'expérience quotidienne des lieux de vie et de travail. Pourtant, lorsqu'ils sont invités à s'exprimer dans le cadre de réunions publiques, ils ont tendance à faire part des mêmes requêtes qui peuvent parfois prendre la forme de véritables cahiers de doléances. Ils ont tendance à penser, comme les acteurs professionnels ou politiques, que les problèmes sont connus d'avance et qu'il convient de privilégier la recherche de réponses à leurs demandes. En outre, une trop grande familiarité avec les lieux se traduit chez eux par une moindre attention à leurs caractéristiques morphologiques urbaines ou sociales. Cela s'explique par le fait que le rapport quotidien des habitants à leur cadre de vie se fait plutôt sur le mode du voir que du regarder. Aussi, la production d'événements extérieurs ou l'usage de techniques d'enquête particulières peuvent aider à recueillir les connaissances des habitants dont ils ne se sentent pas consciemment dépositaires, à déstabiliser le regard qu'ils portent sur leurs lieux et à élargir leur connaissance ordinaire (Novarina, Delacourt, 1999).

Ainsi, dans le cadre de l'atelier photographique et sociologique sur les quartiers ouest d'Échirolles, des habitants ont découvert des lieux inconnus, notamment des quartiers non fréquentés par eux. Ils ont franchi les limites vécues de leur quartier d'appartenance, rompu avec leurs habitudes et ainsi élargi leur connaissance ordinaire. D'autres, parfois les mêmes, ont approfondi leur connaissance des lieux familiers, notamment en devenant des enquêteurs, c'est-à-dire en discutant avec d'autres habitants ou en récoltant des données écrites ou visuelles sur les quartiers connus (articles dans la presse, cartes postales anciennes du quartier, etc.). Tous, en tout cas, ont dit volontiers avoir redécouvert des lieux familiers à travers l'objectif de leur appareil, avoir appris à regarder autrement ces lieux.

Une distanciation et une projection habitantes

Dans toutes ces expériences, comme dans celles plus classiques où l'on fait appel aux regards d'acteurs professionnels ne connaissant pas la réalité locale, il s'agit, grâce à l'usage de techniques d'enquête, y compris dans ses dimensions les plus subjectives, d'amener les habitants à regarder autrement leur cadre de vie et à enrichir leur connaissance ordinaire.

Les habitants ayant un rapport affectif au quartier ont du mal à envisager sa transformation (Coing, 1966). Leur refus ou leur scepticisme à l'égard de tout changement lors d'une réhabilitation ou d'une rénovation, par exemple, montre qu'ils sont attachés à un quartier connu, reconnu, qui dure, immobile et immuable. La rénovation ou la réhabilitation de leur quartier introduit un avant et après pour le quartier, casse la représentation du quartier routinier ou du village urbain mythique d'antan (Young, Willmott,

1983). Si les habitants comprennent, non sans difficultés, après un effort d'explicitation par les acteurs techniciens et politiques du projet, qu'il est nécessaire de réhabiliter le bâti, voire de le détruire et de le remplacer pour améliorer le cadre de vie, ils sont inquiets quant au devenir de leur vie sociale. Les habitants ne sont pas dupes. Quand les sociologues les interrogent sur la réhabilitation, ce qui les intéresse réellement, c'est le devenir de leurs relations sociales. La réhabilitation, voire la rénovation, peut certes améliorer le bâti ou le cadre de vie – ils arrivent à se l'imaginer, à se le représenter car c'est palpable, visible – ; mais la réhabilitation peut-elle changer la vie sociale ? Là, ils sont plus sceptiques. Ils savent que si la réhabilitation a lieu, même si elle ne change pas la vie sociale, ne l'améliore pas, elle introduit au pire une rupture, au mieux elle prolonge la vie sociale existante. C'est pourquoi, devant cet enjeu, autour de la vie sociale, les habitants sont souvent méfiants, voire refusent la réhabilitation ou la rénovation.

Néanmoins, ces démarches d'expertise habitante et de participation ont pour effet chez les habitants d'objectiver le quartier, de les aider à se distancier à son égard et d'amener les habitants à envisager avec un certain détachement le passé, le présent et le futur du quartier. Regarder autrement son quartier, regarder autrement son histoire, permet à l'habitant de sortir de son rapport affectif au quartier, de rationaliser son quartier et de s'en détacher. Le quartier affectif devient un quartier pensé, sur lequel l'habitant peut projeter et imaginer des évolutions.

Ainsi, dans l'atelier photographique et sociologique, les discussions longues entre habitants sur les frontières administratives, physiques du secteur, sur les problèmes sociaux et urbains rencontrés par la population, sur les raisons de ces problèmes, sur les moyens de les résoudre, sur la nécessité ou non de détruire une barre de logements sociaux, – notamment dans le quartier de la Luire –, pour répondre à certains problèmes, ont amené les habitants à se distancier de leur quartier et à projeter son devenir. L'usage des articles « le » ou « du » en lieu et place de « mon » quartier témoignent que les habitants se sont livrés au travers de cet atelier à un exercice de rationalisation à l'égard de leur quartier. Le quartier dont ils parlaient n'était plus le leur. C'était une abstraction qui n'avait plus de charge affective. C'était un quartier pensé ou à penser.

Une construction d'argumentaire pour l'écoute

Les démarches utilisées qui obligent les habitants à restituer, à commenter et à analyser leur pensée et la pensée des autres acteurs aident à la construction d'un argumentaire, susceptible d'être écouté par des pairs ou par d'autres types d'acteurs tels que les techniciens ou les politiques.

Les habitants-photographes ont eu maintes occasions pour construire leur arguments, s'en souvenir et les faire

entendre. Ainsi, dans l'atelier, chaque participant a dû commenter ses diapositives, c'est-à-dire expliquer aux autres participants pourquoi il photographiait tel espace ou tel objet, ce qu'il cherchait à montrer. Il a souvent été obligé de développer et de préciser ses arguments au regard des commentaires et des interjections souvent nombreux des autres participants, suscités par ses propres images ou propos.

Puis, tous les participants de l'atelier ont pu découvrir que la photographie ne se limitait pas à la prise de vue et que le travail de sélection et de classement était très important et demandait beaucoup de temps et de réflexion – ce qui a d'ailleurs pu sembler fastidieux à certains d'entre eux ! La sélection et l'organisation collectives de l'ensemble du travail photographique réalisé ont suscité et structuré les pensées des habitants et les ont aidés à construire un argumentaire fort allant à l'essentiel et cherchant à convaincre.

Ensuite, la sélection et l'organisation de paroles pour décrire les photographies oralement ou par écrit les ont aidés à construire un argumentaire commun. À ce titre, le compte rendu écrit sur le regard des habitants à l'égard du secteur, accompagné d'une sélection hiérarchisée de photographies se rapportant au contenu écrit du diagnostic (Duarte, 2002), et l'exposition « Regards sur les quartiers Ouest » au musée des Moulins de Villancourt constituée de treize panneaux de photographies accompagnées de paroles d'habitants⁴, témoignent de ce travail de construction d'un argumentaire commun.

Enfin, lors de présentations à un plus vaste public, notamment au cours de séances du Conseil Communal de la Vie Locale du secteur Ouest⁵ (CCVL) ou de l'Atelier Public Urbain et Social⁶ (APUS), la technique de projection photographique sous forme de diapositives a été un bon fil conducteur permettant aux habitants qui commentaient de se souvenir de l'argumentaire élaboré au cours de la préparation dans l'atelier.

Ces démarches aident donc les habitants à prendre la parole, à construire un argumentaire, à justifier leur point de vue et à le traduire auprès des autres acteurs. Néanmoins il ne s'agit pas grâce à ces techniques d'en faire des experts de l'urbain. Il est question d'en faire des acteurs, ou plus exactement comme dans la sociologie de la justification (Boltanski, Thévenot, 1991), des « personnes » capables d'évaluer les dispositifs dans lesquels elles déploient leurs idées et de construire leurs justifications, ou comme dans la sociologie de la traduction (Callon, 1986 ; Latour, 1992), des « actants » réalisant des traductions de leur point de vue, ceci afin d'être mieux écoutés et mieux perçus par les acteurs techniciens et politiques.

Un enrichissement de l'expertise globale

Les habitants de par leur connaissance ordinaire du quartier développent une expertise qu'il est intéressant de mobi-

liser dans le cadre de projets. Cette expertise, en termes de contenu, diffère de l'expertise technique et de l'expertise politique. Elle est une expertise d'usage des habitants qui, comme nous l'avons dit, peut être recueillie grâce à différentes techniques d'enquête. Loin de se substituer aux expertises scientifiques classiques – diagnostics ou études réalisés par des experts –, l'expertise d'usage des habitants vient les compléter et enrichir la connaissance globale du quartier.

La sociologie des organisations nous apprend que chaque acteur a une rationalité limitée à l'égard d'un problème ou d'un territoire, c'est-à-dire qu'aucun acteur, fut-il un expert, ne possède les connaissances suffisantes pour avoir une vue globale d'un problème ou d'un territoire à traiter. Aussi les décideurs ne disposant que d'informations lacunaires, sont contraints, pour agir, de mobiliser différentes rationalités limitées et de faire appel notamment à la rationalité limitée habitante. Ils ont ainsi par addition et par recoupement de différentes rationalités – rationalité habitante, rationalité technique, rationalité politique, rationalité interactive produite par les acteurs impliqués dans des démarches participatives – une forte probabilité d'approcher la réalité sociale et urbaine d'un quartier, d'avoir une rationalité globale sur son fonctionnement.

Ainsi les habitants de l'atelier photographique et sociologique ont montré qu'ils avaient une connaissance des quartiers ouest d'Échirolles, mais une connaissance routinière et affective, car faite de pratiques quotidiennes et de sentiments d'amour et de « désamour ». Cette connaissance de l'ensemble du secteur différait d'un habitant à un autre et était souvent partielle. Elle s'arrêtait aux limites du quartier vécu, méconnaissait le fonctionnement d'équipements de quartier, etc. Les objectifs de l'atelier avaient été de faire émerger ces différentes connaissances, de les élargir, de les recueillir et de construire une connaissance ordinaire commune afin qu'elle soit utilisée comme connaissance complémentaire, enrichissant la connaissance globale

4. Ces treize panneaux ont été intitulés : « un secteur contrasté » (secteur ouest), « un village » (la cité de la Viscose), « un air de village » (le quartier de Villancourt), « un quartier calme et agréable » (le quartier Jean Jaurès), « un quartier où l'on vit bien ! » (La Luire), « un quartier vivant, mais austère » (Bayard), « un espace fréquenté et connu » (l'Espace Comboire), « un espace agréable, mais discret » (le Parc Ouest), « un axe de vie » (la Ponatière et l'avenue Paul Vaillant Couturier), « un axe inhumain » (avenues Danielle Casanova et Colonel Manhès), « un axe important, mais peu valorisé » (le cours Jean Jaurès), « un espace abandonné » (entrée nord et Navis) et « friches sud ».

5. Le CCVL est une instance d'information et de consultation qui regroupe différents acteurs, au sein de laquelle sont présentés et débattus publiquement différents projets.

6. L'APUS est composé d'acteurs techniciens, politiques et habitants. Animé au départ par l'équipe « Arpenteurs », puis maintenant par des techniciens de la ville, elle est chargée de mettre en œuvre le projet de renouvellement urbain dans les quartiers Ouest.

sur le secteur. Elle a donc été recueillie et a enrichi le diagnostic social et urbain réalisé par les professionnels de l'équipe « Les Pressés de la Cité » sous forme d'atlas, les différentes cartes de cet atlas présentant les types et l'état du logement, les équipements, les espaces publics, les espaces verts et les infrastructures. De même, cette connaissance ordinaire a suscité les premiers débats au sein de l'APUS entre habitants, techniciens et élus des quartiers ouest. Sa présentation régulière a nourri la construction collective du diagnostic global et la définition des problèmes et des solutions à envisager.

Une construction d'un point de vue commun

Les habitants se sont tous exprimés sur le secteur, mais certains ont développé des points de vue souvent divergents. Cette divergence s'explique par le fait que les habitants n'ont pas tous les mêmes représentations du quartier, ces représentations étant liées à leurs pratiques sociales qui diffèrent. Aussi, l'atelier a permis tout d'abord l'écoute et l'acceptation réciproque de ces points de vues. Les habitants en s'écoulant ont, par l'apport de connaissances supplémentaires, par la compréhension d'autres points de vue, enrichi, relativisé, voire changé leur propre point de vue ordinaire. Puis, dans les moments clés, lors de la préparation des présentations publiques du travail photographique, même si certains habitants n'étaient pas d'accord sur des aspects du diagnostic et restaient sur leur position, des compromis se sont opérés. Ils ont mis en avant les secteurs et les thèmes faisant consensus et ont accepté de minorer les représentations les plus contradictoires et les plus divergentes.

Ainsi, les habitants-photographes ont produit un diagnostic commun en images et en paroles, faisant apparaître un secteur hétérogène, constitué de sous-secteurs ou de quartiers aux caractéristiques différentes. Ces sous-secteurs ou quartiers possédaient des qualités et des défauts. Parmi les qualités, les habitants ont avancé celles d'un environnement de qualité, d'un habitat diversifié, de services publics nombreux, d'activités commerçantes diverses, de transports

en commun suffisants et d'espaces verts importants. Parmi les défauts, sont apparus ceux du mauvais état d'une partie du bâti, d'un habitat parfois trop dense et minéralisé, d'un enclavement du secteur ou de certains sous-quartiers, d'une signalisation routière et d'information inappropriées, d'une circulation trop rapide et d'un stationnement envahissant, d'espaces verts, publics et d'aires de jeux en certains endroits insuffisants, d'espaces salis par les habitants et leurs animaux, d'activités commerciales et artisanales dévalorisées, de la présence d'éléments défigurant le paysage, qualifiée de « pollution visuelle » par les habitants, de passages, passerelles et promenades à pied ou à vélo insuffisants, et enfin, de friches et de lieux abandonnés.

Ce point de vue habitant une fois construit a alimenté en partie les autres points de vue, points de vue technique et politique. Lors d'une séance du CCVL et de plusieurs de l'APUS, des thèmes du diagnostic habitant ont été présentés et sont venus illustrer des problèmes précis et des projets possibles. Ce point de vue habitant a ainsi enrichi et recoupé les autres points de vue particuliers sur ce territoire et construit un point de vue commun que l'on pourrait également nommer un point de vue procédural ou consensuel par recoupement (Rawls, 1995).

La démarche de l'atelier photographique et sociologique sur les quartiers ouest d'Échirolles, en conciliant prise de vue et paroles, a donc suscité l'intérêt de participants, certes d'habitants qui pour certains étaient déjà impliqués à différents niveaux dans les débats concernant la vie du secteur, mais également d'habitants « lambdas », non impliqués dans des associations ou des structures locales. Elle a permis de recueillir la connaissance ordinaire habitante, d'élaborer un diagnostic habitant sur ces quartiers, d'enrichir la connaissance globale de ce secteur en recoupant les connaissances ordinaire, technique et politique et de définir les problèmes de ce territoire et leurs solutions. Tout en valorisant l'expertise habitante, cette démarche a donné la possibilité à des habitants d'être des acteurs capables, au même titre que les acteurs techniciens et politiques, d'argumenter leur point de vue et de participer à la construction d'un point de vue commun sur l'état et le devenir de ces quartiers.

Références bibliographiques

- Amblard H., Bernoux Ph., Herreros G., Livian Y.-F., (1996), *Les nouvelles approches sociologiques des organisations*, Paris, Seuil.
- Boltanski L., Thévenot L., (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Callon M., (1986), « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, vol. XXXVI, pp. 169-208.
- Chalas Y., (1988), « La routine. Analyse d'une composante de la vie quotidienne à travers les pratiques d'habiter », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. LXXXV, 1988, pp. 243-256.
- Coing H., (1966), *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, Ouvrières.
- Duarte P., (2002), *Atelier photographique et sociologique : production « d'un point de vue commun » sur le secteur Ouest d'Échirolles*, rapport d'étude pour la ville d'Échirolles, mission politique de la ville-vie des quartiers.
- Duarte P., Novarina G., (2001), *Regards associatifs sur la ville et ses territoires*, rapport de recherche pour le PUCA et le SRAE, programme « Dynamiques du cadre de vie et actions associatives », CRESSON, École d'Architecture de Grenoble.
- Latour B., (1992), *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte.
- Ledrut R., (1973), *Les images de la ville*, Paris, Anthropos.
- Noschis K., (1984), *Signification affective du quartier*, Paris, Librairie des Méridiens.
- Novarina G., Delacourt L., (1999), *Le projet d'urbanisme. Du concept aux réalisations*, rapport de recherche pour le PIR Villes, action concertée « Architecture à grande échelle », CRESSON, École d'Architecture de Grenoble.
- Petiteau J.-Y., avec la participation de Pasquier E., (2000), « Je marche, donc je suis ou les jalons de l'être dans la méthode des itinéraires », in Ostrowsky S., Boudon P., *Processus de sens : sociologues en ville*, n° 2, Paris, L'Harmattan, pp. 114-128.
- Problèmes politiques et sociaux*, « Expertise et action publique », (2005), Paris, La Documentation Française, n° 912.
- Rawls J., (1995). *Libéralisme politique*, Paris, PUF.
- Söderström O., Cogato Lanza E., Lawrence R., Barbey G., (2000), *L'usage du projet. Pratiques sociales et conception du projet urbain et architectural*, Lausanne, Payot.
- Territoires*, « Regards sur la ville », (2002), Paris, n°433.
- Young M., Willmot P., (1983), *Le village dans la ville*, Paris, CCI, Centre Georges Pompidou.

Biographie

PAULETTE DUARTE est maître de conférences en urbanisme à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble et chercheur à l'UMR PACTE. Ses travaux portent sur les représentations sociales mobilisées par les habitants, les techniciens et les politiques pour définir des espaces, des objets ou des actions.

paulette.duarte@upmf-grenoble.fr